

LETTRE AUX AMIS

DES FRÈRES ET DES SŒURS DE SAINT JEAN



N° 22

TRIMESTRIEL

Septembre 1991

DES VÉRITÉS DIFFICILES À TRANSMETTRE



V - L'EUCCHARISTIE :

Adoration et Sacrifice

(8 février 1987)

La perspective de ces conférences est celle d'une pédagogie familiale. Il ne s'agit donc pas ici d'un « cours magistral ».

Dans la conférence précédente, nous avons essayé de préciser un peu quel est le mode de la présence du Christ dans l'Eucharistie. Voyons maintenant comment cette présence se donne, de fait, à travers un sacrifice. Le mystère de l'Eucharistie implique et rend présent le sacrifice de la Croix pour nous, selon un mode particulier qui est le mode sacramentel.

PRÉSENCE RÉELLE ET SACRIFICE

Nous avons parlé du mode sacramentel dans la conférence précédente. Mais, de fait, il y a bien deux difficultés différentes pour notre foi : certains acceptent le mystère de la présence réelle, mais n'acceptent pas que le mystère de l'Eucharistie soit un mystère de sacrifice. Or le concile de Trente a précisé qu'il y a présence réelle et sacrifice, et le concile Vatican II n'a rien changé à cette doctrine ¹. Les textes du concile de Trente sont extrêmement précis, d'une précision qui effraie certains théologiens aujourd'hui. En effet, le concile de Trente est, si j'ose dire, analogue à Isaïe dans l'Ancien Testament. C'est le concile le plus précis du point de vue doctrinal, face à une crise très particulière qui était celle de la Réforme.

LES DIFFICULTÉS

Deux sortes de difficultés particulières se présentent face à l'affirmation de l'Eucharistie comme sacrifice. Il y a, d'une part, des théories très générales concernant la conception du sacrifice (ceci est d'ordre philosophique) ; et, d'autre part, il y a des difficultés, à l'intérieur même du christianisme, au sujet de la réalité du sacrifice dans le mystère de l'Eucharistie.

Si l'on voulait considérer l'aspect philosophique de la question, le livre de René Girard « *Des choses cachées depuis la fondation du monde* » serait

un livre très intéressant à analyser, parce qu'il s'oppose aux positions de Freud sur le sacrifice. Mais René Girard s'en tient à une étude sociologique du sacrifice et, en mettant entre parenthèses l'Épître aux Hébreux, il aboutit à une conclusion où se révèle une interprétation du mystère chrétien qui est indépendante ou au-delà du sacrifice.

L'ÉPÎTRE AUX HÉBREUX

Tout irait bien si l'Épître aux Hébreux n'existait pas ; mais pour un catholique, cette Épître est particulièrement importante pour le mystère du sacerdoce du Christ et le mystère du sacrifice. Elle est comme le lien, ou le passage, entre les Épîtres pauliniennes et l'Évangile de saint Jean. Aujourd'hui, presque tous les exégètes s'accordent à ce sujet. Cette Épître, historiquement, semble bien se situer entre les deux ; et il semble qu'elle ait été écrite par un disciple de saint Jean, pour répondre à une crise liturgique. C'est pourquoi il est toujours intéressant, quand on est en face de crises liturgiques, de relire cette Épître. L'auteur a en vue des prêtres qui, passant du judaïsme au christianisme, ont la nostalgie de la grande liturgie de la première alliance, trouvant la liturgie chrétienne trop simple. Et c'est vrai : la liturgie chrétienne implique une intériorité beaucoup plus grande que la liturgie de l'ancienne alliance. Le récit de la consécration du Temple sous Salomon ² nous donne une idée de ce que représente cette liturgie de l'ancienne alliance, comparativement à nos Eucharisties. Il y a un déploiement étonnant de sacrifices, — de « tueries », il faut bien le dire — de bœufs et de moutons (vingt-deux-mille bœufs et cent-vingt-mille moutons !). C'est très spectaculaire. Il y a là tout un aspect religieux qui est très beau, très grand. C'est le règne de Salomon, c'est le moment de la plus grande splendeur d'Israël. Mais immédiatement après Salomon, ne l'oublions pas, il y a la division du royaume du Nord et du royaume du Sud. La splendeur se paie toujours chèrement, sans doute parce qu'elle n'est pas toujours d'une pureté absolue, et qu'il y a, à travers tout cela, des recherches humaines.

Ce qui est sûr, c'est que le livre de R. Girard, si intéressant soit-il, donne une vision du sacrifice qui n'est pas du tout celle du christianisme et du catholicisme.

REDÉCOUVRIR LE SENS DU SACRIFICE

Il faudrait pouvoir approfondir cette réflexion philosophique sur le sacrifice, mais nous ne pouvons pas le faire ici. Nous ne pouvons pas non plus examiner la manière dont le protestantisme comprend l'Eucharistie.

Reconnaissons seulement que le mystère du *sacrifice* de la Messe, aujourd'hui, est particulièrement difficile à regarder en face, à vivre et à expliquer. Quand quelqu'un vous demande : « Comment la messe est-elle un sacrifice ? », que répondez-vous ? Souvent, on ne sait pas quoi dire. Et pourtant, il est normal qu'on pose la question. C'est pourquoi, face à R. Girard et face à toutes les philosophies qui sont nées du protestantisme et de la Réforme, il nous est nécessaire de retrouver un sens très net de ce que représente le sacrifice.

ADORATION ET SACRIFICE (ÉTHIQUE RELIGIEUSE)

Puisque nous réfléchissons ici en tant que chrétiens, je me placerai donc tout de suite du point de vue chrétien et je ne répondrai pas directement à R. Girard, parce que ce serait d'ordre philosophique. Notons bien, cependant, que le philosophe doit pouvoir, en éthique religieuse, montrer la place exacte du sacrifice. En effet — et c'est étonnant — toutes les traditions religieuses parlent de sacrifice : sacrifices d'animaux, sacrifices d'hommes. Cela montre à quel point le sacrifice fait partie de l'attitude religieuse. Le sacrifice est lié directement à l'adoration ; car l'adoration réclame d'aller jusqu'au bout dans un geste extérieur qui essaie d'exprimer symboliquement ce qu'on vit intérieurement. C'est là que le sacrifice va apparaître. Une philosophie religieuse découvre le sacrifice dans le prolongement de l'adoration, puisque l'adoration est l'attitude religieuse la plus fondamentale. Elle consiste en effet à reconnaître que nous dépendons radicalement de Dieu ; et, en reconnaissant que nous dépendons radicalement de Dieu, nous offrons tout à Dieu. Toute adoration implique l'offrande de tout nous-mêmes. Tout vient de Dieu, et tout remonte vers Dieu. Dans l'adoration, nous reconnaissons cette dépendance radicale — dans notre être, dans notre vie, dans notre esprit — à l'égard du Créateur ; et nous voulons manifester cette dépendance extérieurement. Nous voulons montrer que toute vie dépend de Dieu et vient de Dieu, que Dieu est le Père de tous les vivants. C'est pour exprimer cela d'une manière visible qu'on offre à Dieu des victimes, qu'on offre à Dieu la vie des animaux : un bouc, un taureau... Il y a des animaux particulièrement désignés pour cela. Il serait intéressant de voir, dans les rites religieux, pourquoi on emploie des tourterelles, des moutons, des agneaux (l'agneau pascal), des taureaux. Mais ce qui nous importe ici, c'est que l'offrande de l'animal est destinée à exprimer d'une manière visible notre dépendance radicale à l'égard de Dieu. L'animal est un substitut, si j'ose dire : il prend la place de l'homme. On offre l'animal pour manifester d'un façon visible qu'on est totalement

en dépendance de Dieu, qu'on reconnaît cette dépendance *et qu'on l'aime*. L'adoration est en effet un acte d'amour : on aime celui dont on dépend totalement, parce qu'on sait que son acte créateur est un acte d'amour qui appelle au plus intime de nous-mêmes un amour.

N'entrons pas davantage ici dans l'analyse philosophique, mais rappelons-nous qu'il y a une philosophie du sacrifice, qu'il ne faut pas la négliger, et que c'est dans la ligne et le prolongement de l'adoration qu'il faut la comprendre — ceci, évidemment, dans une philosophie de l'homme dans sa dimension religieuse, c'est-à-dire une philosophie qui a découvert l'existence de l'Être premier et qui est capable de parler de la création.

LE SACRIFICE DU CHRIST, SOMMET DE TOUS LES SACRIFICES

Dans la perspective théologique de croyant, dans laquelle nous nous plaçons maintenant, c'est le sacrifice du Christ qui est la clef de tous les sacrifices. L'Église ne cesse de nous le rappeler à travers toute sa Tradition, à travers toute sa théologie et à travers sa liturgie. Une très belle préface pascale, la cinquième, le dit : « Quand il livre son corps sur la Croix, tous les sacrifices de l'ancienne alliance parviennent à leur achèvement. » Tous ces sacrifices préfigurent le Sacrifice du Christ. C'est la grande vision de saint Augustin. Il est très beau, du reste, de faire une lecture continue de la Bible en notant tous les sacrifices. On voit alors que toute l'histoire de l'humanité, dans le regard de la Révélation judéo-chrétienne, est ponctuée par le sacrifice, parce que c'est le sacrifice qui est la rencontre de l'homme et de Dieu. Il est très impressionnant de voir qu'on peut ponctuer toute l'histoire du peuple d'Israël par les sacrifices ; et que, quand la Loi apparaît avec Moïse, il y a une législation des sacrifices : on codifie toute la diversité des sacrifices. Le Lévitique nous montre combien la Loi a le souci de codifier les sacrifices, et surtout combien l'alliance chrétienne est simple, parce qu'elle atteint le sommet. Tant qu'on n'a pas atteint le sommet, on reste dans la multiplicité. Si on atteint le sommet dans l'ordre du sacrifice, on atteint l'unité. Et le sacrifice du Christ est unique, l'Épître aux Hébreux le dit avec force (c'est du reste de ce texte que Luther se sert pour dire qu'il n'y a pas de sacrifice dans le sacrement de l'Eucharistie) : « *Et pour autant qu'il est réservé aux hommes de mourir une seule fois — après quoi c'est le jugement — de même le Christ, après s'être offert une seule fois pour porter les péchés d'un grand nombre, apparaîtra une seconde fois, sans péché, à ceux qui l'attendent pour leur salut* »³. L'auteur de l'Épître aux Hébreux revient constamment sur cette

affirmation : le sacrifice du Christ est unique parce qu'il est au sommet de tout.

QU'EST-CE QU'UN SACRIFICE ?

On voit donc immédiatement l'objection qu'on peut faire : « Puisqu'il s'est offert une fois, ne dites pas que dans l'Eucharistie, il y a de nouveau un sacrifice ». C'est la grande objection. Nous y reviendrons. Essayons d'abord, dans la lumière du sacrifice du Christ, de comprendre *ce qu'est* le sacrifice. Le sacrifice se rattache à l'attitude religieuse, il est présent dans toutes les traditions religieuses. Précisons : il relève de la vertu de religion⁴ et exprime, par un acte extérieur, la reconnaissance par l'homme de sa totale dépendance à l'égard de Dieu. Or Jésus est l'homme religieux par excellence. Il est venu pour nous apprendre à adorer et c'est face à la Samaritaine, ne l'oublions pas, qu'il nous rappelle l'exigence de l'adoration⁵.

JÉSUS ET LA SAMARITAINE

Or la rencontre avec la Samaritaine représente en quelque sorte la grande théologie de l'œcuménisme : c'est Jésus lui-même qui nous montre comment nous devons regarder ceux qui ne sont pas tout à fait, selon nous, dans l'orthodoxie. La Samaritaine, pour un Juif, n'était pas tout à fait dans l'orthodoxie ; elle était un peu « à côté ». Et Jésus choisit une Samaritaine dont tous savent que son attitude religieuse n'est plus très actuelle. En fait, quand elle rencontre Jésus, son attitude religieuse est du passé. Pensez-vous qu'en allant puiser de l'eau au puits elle faisait des actes d'adoration ? Je crois plutôt qu'elle fredonnait un air à la mode, et qu'elle ne pensait à rien d'autre. Elle faisait la corvée d'eau en plein midi : peut-être était-elle de mauvaise humeur en pensant que les hommes faisaient la méridienne à ce moment-là, et qu'elle, elle était obligée de faire la corvée d'eau, et que cette corvée se répétait tous les jours. On voit bien sa mauvaise humeur. Il faut Jésus pour la dérider et la mettre dans un état d'esprit tel qu'en quelques instants il peut faire une étonnante « psychanalyse divine » : il la remet en présence de son problème fondamental, cette querelle liturgique qu'elle a connue depuis son enfance.

DISCUSSIONS LITURGIQUES ET ADORATION

Cette Samaritaine, en effet, ne pouvait plus trouver un absolu dans son adoration, parce qu'elle avait grandi en un temps où l'on critiquait les gestes liturgiques, l'attitude liturgique. Les Juifs disaient que c'était à

Jérusalem qu'il fallait adorer, et selon la tradition des Samaritains c'était sur les hauts lieux. Cette petite enfant, au lieu d'adorer en pleine confiance, a commencé à hésiter. Le soupçon est entré dans son cœur et elle s'est mise à discuter au niveau liturgique ; ou plutôt ce n'était pas elle qui discutait, mais ceux qui étaient autour d'elle. Pensons aux discussions liturgiques d'aujourd'hui, à toutes les discussions sur la Messe ... Quand les enfants entendent cela, prenons garde ! Nous supprimons dans leur cœur la simplicité de la foi et de l'adoration, en faisant croire que la discussion est plus importante que l'adoration. Quand les gens discutent indéfiniment, on a envie de leur dire : « Mais adorez ! C'est l'adoration qui vous rectifiera au plus intime de vous-mêmes ». Quand on est seul en face de Dieu, seul en face du Christ, on devrait n'avoir plus envie de discuter ; on devrait n'avoir qu'un seul désir, être en présence de Jésus. Mais au lieu d'adorer, on discute, et on croit que c'est plus important. Les discussions liturgiques sont sans fin. Qu'on ait des opinions et des préférences, c'est très bien. Mais il y a quelque chose de plus important : la foi et l'adoration. C'est pour cela que Jésus rappelle l'exigence de l'adoration à cette femme qui a hésité, qui a eu dans sa jeunesse un soupçon. Le soupçon, quand il touche quelque chose d'aussi fondamental que l'attitude religieuse et l'adoration, est quelque chose de terrible. Le soupçon s'infiltré et une fêlure très profonde se produit, qui brise l'unité de la personne. Nous sommes unifiés quand nous remontons à la source par l'adoration ; c'est l'adoration qui unifie profondément notre vie. Et le manque d'adoration entraîne fatalement l'angoisse, puisqu'on ne trouve plus quelque chose de radical sur quoi on puisse s'appuyer, le roc sur lequel on puisse fonder, édifier la maison ⁶.

ADORATION EN ESPRIT ET EN VÉRITÉ

Si on est attentif au texte, on peut dire que c'est bien à cause de cette fêlure provenant de ces discussions au niveau liturgique, que cette femme ne savait plus aimer et que, de fait, elle a été malheureuse dans sa vie. Elle a rencontré Jésus, et à partir de là tout a été repris ; mais avant de rencontrer Jésus, elle était malheureuse : elle ne savait plus aimer. Pourquoi ? Parce que ces brisures successives dans l'ordre de l'amour humain étaient liées à cette brisure très fondamentale (au niveau de l'adoration) dans son amour pour Dieu. Jésus donne à cette femme l'unique remède, qui est la clef : « Le Père veut des adorateurs en esprit et en vérité. » C'est, je crois, ce que R. Girard n'a pas saisi : le Père veut des adorateurs en esprit et en vérité, parce que Dieu est Esprit⁷. Jésus nous montre que l'aspect premier et essentiel de l'adoration, ce ne sont pas les

gestes, ce n'est pas ce qu'on dit : c'est l'attitude intérieure. L'adoration est une attitude intérieure où nous nous mettons en présence de Dieu, pour reconnaître que Dieu est notre Créateur et qu'il nous a créés par amour. Et si nous sommes croyants, et si nous sommes liés au Christ, nous savons que Jésus est venu donner à l'adoration une nouvelle signification. Il a été par excellence l'adorateur en esprit et en vérité. Son adoration relève bien de sa vertu de religion — il est, nous l'avons dit, l'homme religieux par excellence —, mais son adoration relève en premier lieu de son amour de Fils bien-aimé du Père en qui le Père met toutes ses complaisances⁸. C'est cet amour qui transfigure sa vertu de religion, son attitude religieuse, qui transforme son adoration pour lui donner une intériorité nouvelle, une profondeur unique et une exigence toute nouvelle. Jésus est mort en adorant le Père ; il est mort dans l'obéissance et dans l'adoration, en adorant en esprit et en vérité.

LE SENS DU SACRIFICE DU CHRIST

Nous commençons alors à comprendre la signification de son sacrifice : glorifier le Père et nous sauver, dans le même acte d'amour. Son adoration étant une adoration qui relève en premier lieu de son amour de Fils bien-aimé pour le Père, c'est donc un acte d'amour qui assume cet acte religieux pour lui donner une nouvelle signification, afin qu'il puisse aller plus loin. L'amour réclame le don total de nous-mêmes. Quand cet amour informe un acte de religion comme l'adoration, ce n'est plus en offrant le sang des taureaux et des boucs⁹ qu'on accomplit l'acte d'adoration et de sacrifice, mais c'est en s'offrant soi-même. Cela, c'est l'exigence de l'amour.

UN DON PERSONNEL

Nous le savons bien : quand nous aimons beaucoup quelqu'un, il ne suffit pas de lui offrir des petits cadeaux, de lui offrir ce que nous pouvons lui donner grâce à l'argent que nous avons gagné. Cela, c'est notre *avoir*. Or l'amour réclame le *don personnel*. C'est là le réalisme même de l'amour. Les petits cadeaux ne sont que des signes. Quand vous donnez votre temps pour montrer que vous aimez, c'est très bien : ce sont des signes. La réalité de l'amour va beaucoup plus loin. Et si vous mesurez l'amour à l'avoir, aux cadeaux que vous offrez, au temps que vous donnez, vous n'avez rien compris à l'amour, parce que l'amour est un don personnel, le don de nous-mêmes au sens le plus fort, de notre âme et de notre corps. L'amour qui unit le Fils bien-aimé, Jésus, dans son humanité sainte, au Père, est un amour de Fils. C'est un amour absolu, qui prend tout, et qui

veut le don absolu de toute la personne. Et cet amour va s'incarner, se manifester dans une adoration en esprit et en vérité, qui est l'adoration la plus absolue qui soit. Jésus, durant toute sa vie, a adoré le Père ; mais il y a une progression : toute sa vie est ordonnée à cette adoration la plus parfaite qui soit, celle qui se réalise à la Croix. Là, pour que son adoration soit parfaite, il offre sa propre vie.

VIOLENCE EXTÉRIEURE ET LIBERTÉ INTÉRIEURE

Il faut bien comprendre que cette adoration et que ce sacrifice ne sont pas premièrement un acte violent. Sociologiquement parlant, le mystère de la Croix est un acte de violence. On a arrêté Jésus comme on arrête un voleur et on a accompli sur lui un acte de violence, puisqu'on l'a enchaîné, on l'a flagellé, on lui a demandé de porter la Croix et on l'a crucifié. Tout cela est violent. Mais cette violence, comprenons-le bien, est extérieure à l'âme du Christ, à son adoration. Son adoration est intérieure. Jésus accepte de tout porter et il assume cette violence dans son amour pour le Père et pour nous. Il aurait pu résister, il aurait pu lutter, et en fait il n'aurait même pas eu à lutter. On le voit bien dans l'Évangile de saint Jean, quand il demande aux gardes de la cohorte qui accompagne Judas et qui est venue le chercher : « *Qui cherchez-vous ?* ». Ils répondent : « *Jésus le Nazaréen* ». Jésus dit : « *C'est moi* », et à ce moment-là ils tombent par terre¹⁰. Il eût été facile pour Jésus de les laisser un peu plus longtemps par terre et de partir ! Il eût été très facile de les désarmer et de leur montrer qu'il avait, à son service, la toute-puissance du Père, capable de les réduire à rien. Mais Jésus a accepté librement d'être arrêté, en assumant cette violence, en l'assumant pour l'offrir au Père. Jésus aime ses ennemis, et il s'en sert divinement. C'est la même chose pour la violence de la flagellation et de la Croix. Il les accepte librement. Dans l'Évangile de saint Jean, cela est montré d'une manière très nette. La violence qu'on a exercée sur lui a été telle que, normalement, elle aurait dû entraîner la mort. On l'a violenté d'une manière *substantielle*, pour en faire une victime. Être suspendu sur le bois de la Croix, être crucifié, conduit à la mort, et à une mort très douloureuse, la mort de celui qui est assoiffé dans tout son être : « *J'ai soif* »¹¹. Ce n'est pas seulement de cette soif-là que Jésus parle, mais cette soif-là est assumée. Il a assumé la soif du crucifié.

JÉSUS DEVANCE LA MORT

La Croix représente bien la violence la plus terrible qui soit. Jésus a assumé cette violence, mais il n'est pas mort par cette violence. L'Évangile

de Jean le montre bien, puisque les soldats qui devaient achever ceux qui étaient crucifiés avec Jésus, lorsqu'ils sont en présence de Jésus et qu'ils le voient déjà mort, sont stupéfaits¹². Jésus a devancé la mort, la mort qui aurait été produite normalement par la violence ; il a devancé cette mort pour bien nous faire comprendre que c'est librement qu'il offre sa vie, dans un acte d'amour, et dans une adoration en esprit et en vérité. Extérieurement, visiblement, c'est la violence. Intérieurement, c'est un mystère d'amour : « *Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime* »¹³. « *Si le Père m'aime, c'est que je donne ma vie* »¹⁴. Il l'offre lui-même, et il l'offre par amour et il l'offre dans l'adoration, pour glorifier le Père et nous sauver.

ÉTERNELLEMENT JÉSUS S'OFFRE AU PÈRE

Jésus nous fait comprendre que le mystère du sacrifice lié à l'adoration, quand il est assumé par l'amour, est au delà de toute violence et qu'il assume la violence, parce qu'il assume toutes les conséquences du péché. La violence en est bien une, parce que c'est une brisure dans l'ordre de la charité, de la charité fraternelle. Jésus assume toute cette violence et meurt dans la paix, il meurt dans un acte d'amour et d'offrande de tout lui-même. Cet acte intérieur est au delà du temps. Il est bien inscrit dans le temps — c'est à *telle* heure que Jésus a remis son esprit entre les mains du Père¹⁵, et Jean a été témoin de ce moment, il l'atteste dans son Évangile¹⁶, et Marie a été témoin de ce moment —, mais s'il est inscrit dans le temps, cet acte a une valeur d'éternité, parce que c'est un acte d'amour.

Cet acte est donc toujours présent dans le cœur de Jésus. Jésus, dans sa gloire, est celui qui s'offre au Père, celui qui adore en esprit et en vérité. Cet acte est toujours présent, et il est au cœur de toute la création qui remonte vers le Père, spécialement au cœur de toute l'humanité qui retourne vers le Père. Jésus est « victime de propitiation »¹⁷, de réparation, de satisfaction pour nos péchés, mais il est avant tout victime d'amour, pour glorifier le Père et nous sauver. Et cette victime est toujours « en acte ». C'est le grand mystère de la Croix.

LA CROIX ET L'EUCCHARISTIE

La Croix, certes, se situe dans tel lieu, à tel moment, dans telles circonstances, à travers cette lutte à son paroxysme. Le démon ne voit que cela, et du point de vue sociologique on ne peut voir que cela. C'est un regard réel (cela a existé), mais c'est un regard extérieur, puisque tout ce qui s'est passé à l'extérieur a été assumé dans un acte d'amour. C'est

ce que nous devons saisir dans notre foi, pour comprendre pourquoi Jésus a voulu que le mystère de l'Eucharistie continue pour nous le mystère de la Croix. Jésus s'est offert une fois dans le temps, mais cette « fois » est toujours actuelle. C'est pour l'éternité, et c'est pour que l'amour, l'amour du Père, nous soit toujours donné, à travers le sacrifice du Fils. C'est pour que Jésus lui-même nous soit toujours donné dans son acte d'offrande de tout lui-même au Père pour le glorifier.

Jésus a voulu que l'Eucharistie soit pour nous un signe tangible et en même temps un instrument de grâce, par où le mystère du sacrifice de la Croix soit toujours présent pour nous, sous ce voile du sacrement, mais avec le réalisme et l'efficacité du sacrement, pour que nous soit rendu présent ce qui est éternel et invisible à notre regard, ce que seule la foi atteint. Par la foi le Christ habite en nos cœurs¹⁸, nous dit saint Paul. Il n'y a pas de distance entre notre cœur transformé par la grâce, « déifié » par la grâce, et l'immolation du Christ. Nous atteignons directement ce mystère d'offrande du Christ et le sacrement de l'Eucharistie nous le montre, nous le manifeste sous un mode symbolique, mais d'un symbolisme divin qui, si nous le désirons et si nous en avons soif, *réalise* pour nous ce qui est signifié. C'est pour cela que le mystère de l'Eucharistie est vraiment pour nous l'offrande que Jésus a réalisée à la Croix, de cette manière tout intérieure, en assumant toutes ces souffrances d'une manière visible.

L'Eucharistie, c'est l'offrande même que Jésus a réalisée à la Croix, mais sous un mode non sanglant, celui des sacrements. Ce mode mystérieux a une signification pour le croyant et est pour lui très éloquent. Le mystère de la Croix est présent pour nous à travers le mystère de l'Eucharistie. C'est le grand mystère de la foi chrétienne — « Il est grand, le mystère de la foi ». C'est là que tous les chrétiens se trouvent réunis, au delà de leur diversité et de leurs oppositions : ils se trouvent unis dans le sacrifice du Christ si, dans leur foi, ils dépassent les apparences, touchent le mystère et en vivent.

LA DOUBLE CONSÉCRATION

L'Église, dans sa réflexion théologique, a précisé progressivement que la double consécration que Jésus a réalisée à la Cène — « *Ceci est mon corps* », « *Ceci est mon sang* », « *Ce calice est le calice de la nouvelle alliance en mon sang* »¹⁹ voulait exprimer d'une façon visible, tangible, ce qui s'était réalisé à la Croix. Le sacrifice de la Croix implique la mort du Christ, la séparation de l'âme et du corps, d'une manière sanglante

puisque toute la violence est assumée. En effet la violence est assumée, c'est-à-dire qu'elle prend pour Jésus une nouvelle signification puisque, dans le sacrifice de la Croix, il pardonne à ceux qui lui ont fait violence, à tous les hommes qui se sont opposés à lui. La violence est donc assumée par l'amour. C'est la grande victoire de l'amour, et cela fait partie du sacrifice du Christ. Et cela est présent dans le mystère de l'Eucharistie, *substantiellement* présent, mais selon un mode tout à fait particulier, celui de la double consécration. L'Église y tient, puisqu'il n'y a pas d'Eucharistie, de Messe au sens fort, s'il n'y a pas la double consécration. Il arrive qu'au lieu de mettre du vin, on mette de l'eau... Le prêtre doit alors recommencer la consécration pour qu'il y ait Messe. Cette double consécration, essentielle au sacrifice de l'Eucharistie, exprime, signifie la séparation de l'âme et du corps, le sang se séparant du corps du Christ, le sang versé.

SACRIFICE ET SACREMENT

Cela reste un mystère que nous ne pouvons pas comprendre. Il est évident qu'il n'y a aucune proportion, selon les lois de la nature, entre la double consécration que réalise le prêtre et le mystère de la Croix : il y a un abîme entre les deux. Mais c'est Jésus qui agit à travers le prêtre et c'est lui qui, par le prêtre, consacre. C'est donc lui qui, à travers le prêtre et la double consécration, se donne à nous, et se donne à nous dans cet état d'immolation de la Croix, sous ce mode particulier du sacrement. De sorte que l'objection qui consiste à dire : « Il s'est offert une fois, et donc il ne peut pas s'offrir chaque jour, à chaque instant à travers le monde entier », cette objection ne signifie rien, dès qu'on a compris ce qu'est un sacrement. Le sacrement n'ajoute rien au Christ. Il est pour nous. Il nous montre que ce sacrifice, qui a eu lieu une fois dans le temps, est éternel et a donc une vertu infinie ; et que ce sacrifice qui s'est réalisé une fois peut, selon un mode sacramentel, symbolique et réel dans son efficacité, dans sa causalité instrumentale, nous être donné parce que l'éternité ne fait pas nombre avec le temps, parce que l'amour de Dieu ne fait pas nombre avec la créature.

LE SACREMENT EST D'ORDRE DIVIN

Évidemment, cela exige de nous un regard contemplatif, un regard de sagesse. Mais dès que nous comprenons cela, nous comprenons qu'opposer le fait qu'il s'est offert une fois et la réalité sacramentelle, c'est matérialiser à la fois la Croix et le sacrement. On est au-delà des dimensions de temps et de lieu : on est dans un ordre divin. Les

sacrements font partie d'un ordre divin, et ils ne peuvent se comprendre que dans cette lumière divine de foi. Ce n'est pas quelque chose d'humain, ce n'est pas quelque chose qui s'ajoute quantitativement, comme les choses humaines. C'est d'ordre divin. Or le divin est au-dessus de la matière, au-dessus de la quantité. Le divin est éternel et il est présent à chaque moment du déroulement du temps. Parce qu'il est le maître de l'espace et du temps, Dieu peut vouloir s'inscrire réellement, d'une manière symbolique, à travers certains gestes humains et certaines réalités. C'est le mystère du sacrement.

ANCIENNE ET NOUVELLE ALLIANCES

Dans l'ancienne alliance, Dieu a voulu montrer son omniprésence et son éternité en consacrant un lieu, le Temple, et en consacrant un jour, le jour du sabbat. Les deux grands conditionnements humains du temps et du lieu ont été consacrés par le Temple et le sabbat. Cela, c'est l'ancienne alliance. Dans la nouvelle alliance, Dieu montre aussi qu'il est le maître du temps et du lieu, et il le montre dans l'amour. Ce qu'il y a de plus grand pour nous, c'est d'être présent à la Croix. Il n'y a rien de plus grand. Toute la grandeur de Jean, c'est d'être au pied de la Croix. Ce qu'il y a de plus merveilleux et de plus grand dans la vie de Marie, c'est d'être au pied de la Croix. Quant on aime quelqu'un, on veut être fidèle jusqu'au bout et être présent au moment où il souffre le plus, parce que c'est à ce moment-là que l'unité est la plus forte. Pour le chrétien, le Sacrifice du Christ est la manifestation la plus grande de son amour, et c'est le don de tout lui-même au Père et à chacun d'entre nous. Alors on comprend que Dieu, dans sa sagesse, ait voulu nous enlever toutes les nostalgies que nous aurions pu avoir d'être présents à la Croix du Christ, en enviant ceux qui étaient au Golgotha. Dieu veut nous faire comprendre son amour qui dépasse l'histoire et le temps, il veut se rendre présent à nous dans un geste de surabondance d'amour.

NÉCESSITÉ DU SACREMENT

Les sacrements sont, en effet, une surabondance d'amour. Ils ne sont pas nécessaires, c'est évident : la Croix suffit à tout. Mais *pour nous* ils sont nécessaires, parce que notre foi a besoin de ce réalisme des sacrements. Et Dieu, dans sa sagesse, a voulu que tout chrétien — parce que l'alliance est une alliance d'amour — puisse vivre du mystère de la Croix en étant *présent* à ce mystère : qu'il puisse en vivre réellement, *substantiellement*, dans sa totalité, à travers la foi, à travers la pauvreté de l'espérance, mais

dans la pureté absolue de l'amour. C'est pour cela que le Christ a inventé l'Eucharistie : pour que nous soyons tous présents auprès de lui en vivant son sacrifice d'amour qui glorifie le Père et nous sauve, en vivant cette adoration en esprit et en vérité. C'est toute la grandeur de l'Eucharistie. Et l'Eucharistie nous conduit, puisqu'elle est «le viatique», à voir un jour, dans la lumière de Dieu, ce sacrifice éternel du Christ qui nous introduit dans la gloire.

fr. M.-D. Philippe, o.p.

- 1 voir *Sacrosanctum Concilium* (Constitution sur la sainte liturgie) § 47-48. Voir aussi *Catéchisme du concile de Trente*, II, ch. 19, § 1 et 2, et ch. 20, § 8. Pour le concile de Trente, voir G. DUMÉIGE, *La foi catholique*, nn. 735-736 ; 745-746 ; 766-767 (Paris 1975).
- 2 voir 2 Chr ch. 5 à 7.
- 3 He 9, 27-28.
- 4 La vertu de religion désigne la qualité spirituelle que la personne acquiert en adorant Dieu et en développant à son égard toutes les attitudes propres au lien d'une créature spirituelle avec son Créateur (religion).
- 5 Jn 4,21-24.
- 6 Cf. Mt 7,24-25.
- 7 Cf. Jn 4, 23-24.
- 8 Cf. Mt 3, 17 ; 12, 18 (Is 42, 1) ; 17, 5. Lc 3, 22. 2 Pe 1, 17.
- 9 Cf. He 9, 13 et 19 ; 10, 4 : " Il est impossible que le sang des taureaux et des boucs enlève les péchés. "
- 10 Cf. Jn 8, 4-6.
- 11 Cf. Jn 19, 28.
- 12 Cf. Jn 19, 33.34.
- 13 Jn 15, 13.
- 14 Jn 10, 17.
- 15 Cf. Lc 23, 46.
- 16 Cf. Jn 19, 30.
- 17 Cf. 1 Jn 2, 2.
- 18 Eph 3, 17.
- 19 Cf. Mt 26, 26-28 ; Mc 14, 22-24 ; Lc 22, 19-20 ; 1 Co 11, 24-25.